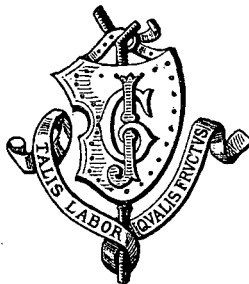


LETTRES
DE
JEAN-FRANÇOIS DUCIS

ÉDITION NOUVELLE
CONTENANT UN GRAND NOMBRE DE LETTRES INÉDITES
PRÉCÉDÉE
D'UNE NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE ET D'UN ESSAI SUR DUCIS

PAR M. PAUL ALBERT

Professeur au Collège de France.



PARIS
IMPRIMERIE LIBRAIRIE ADMINISTRATIVE DE G. JOUSSET,
8, RUE DE FURSTENBERG, 8.

1879

belles œuvres. Cet état même d'inspiration presque permanente est comme le signe d'une véritable impuissance à produire une œuvre définitive. Son imagination fut toujours agitée et comme sur le point d'enfanter. Ce qui est sorti de cette longue gestation est décidément incomplet, insuffisant. Mais si l'artiste ne peut satisfaire même les moins exigeants, l'homme reste, et l'on a un singulier plaisir à le retrouver. Je dirai plus, on y a profit. Souvent la forme qui a échappé au poète, le prosateur la rencontre sans effort, tout naturellement, et l'inspiration qui le décevait toujours quand il s'obstinait à rimer, donne à l'expression des sentiments honnêtes et généreux je ne sais quoi de plein, de sonore, de fortifiant aussi, dont on est à la fois charmé et pacifié.

Je me propose d'étudier Ducis d'abord dans sa famille, ce premier milieu auquel tant d'autres succèdent et que nul ne remplace, puis dans ses relations avec ses amis, et enfin dans les rapports qu'il eut avec des personnages politiques considérables. Né sous le règne de Louis XV, mort sous le règne de Louis XVIII, il assista, comme on le voit, à bien des transformations. Il est intéressant de le suivre dans ces crises terribles qui transformèrent tant de choses et tant d'hommes.

II

Ducis, quoique né à Versailles (mars 1733), aimait à se dire originaire de la Savoie, et de fait il l'était. Son père, un modeste marchand de toile à Versailles, était né à Haute-Luce (*Alta Lucia*, et non *Alta Lux*, comme le voudrait Sainte-Beuve), petit village de la Tarantaise, et il ne fut naturalisé Français qu'en 1755, deux ans

après la naissance de Jean-François Ducis. Il y a certainement dans ce Versaillais quelque chose de l'homme des montagnes, robuste, droit, inculte, toujours tendu du regard et de l'âme vers les hauteurs. Il se plaît, dans ses lettres, à prendre le titre d'Allobroge, à employer certaines locutions en usage parmi les gens de son pays. Quand sa Muse sommeille, il la compare à la marmotte, et jure de ne pas l'éveiller. La liberté vient-elle à se dresser sur l'Europe, il lui donne pour piedestal le Mont-Blanc. Il retrouve dans son âme « des souvenirs confus et égarés « d'une nature sauvage et bonne; » et c'est comme par patriotisme qu'il reste étranger à toutes les délicatesses de la vie civilisée, ainsi qu'à toutes les élégances de la littérature courante. Si l'on veut avoir son parfait contraste, c'est Dorat qu'il faut prendre, Dorat, fluët, malin-gre, coquet, galant. Ducis contemplait avec stupeur ce chétif, qui osait adresser ses hommages à Melpomène. « Peut-on faire une tragédie, s'écriait-il, quand on a des « mollets comme ceux-là? » A la première rencontre, il l'écrasa, l'aplatit pour toujours, et comme sans y penser. Dorat se trouva sur son chemin lorsque l'Académie chercha un successeur à Voltaire. Ce fut Ducis que l'on préféra. Alors, dit-il, « les quatre pieds de mon fauteuil « entrèrent dans l'estomac de ce pauvre M. Dorat. » Le fait est que Dorat ne survécut guère. Dans les dernières années de sa vie, lorsque cette force un peu sauvage fut atténuée et relevée par une majesté réelle, on le voyait souvent en compagnie de M. Soldini, un des amis des derniers jours, très-pieux, très-doux, surtout très-petit de taille, et les mauvaises langues disaient que le géant aimait et recherchait le voisinage du pygmée. Cela formait une antithèse ambulante. Avec cela, une candeur d'enfant et qui subsista, beaucoup de bonté, une franchise parfaite et la plus sincère modestie.

Il a manqué à la plupart des hommes célèbres du

bonne pour vos ouvrages, mais très-mauvaise pour votre santé et pour votre bonheur. Mettez-moi cette âme-là au régime. Moi, j'y suis de toutes les façons; je m'en trouve bien et je l'épouse. Je vous salue, ma chère nièce, avec tout le respect et l'affection que vous me connaissez pour vous.

CLXII

A MADAME VERDIER.

A Versailles, le 29 mars 1807.

Je suis fort aise, ma chère nièce, que tu aies repris l'usage de tes yeux en lisant mon Épître à mon petit tournebroche, que tu as essayé et que tu m'as envoyé avec tant de précaution; j'espère, enfin, ma chère Fortunée, qu'il se mettra en mouvement pour toi et que nous mangerons ensemble de son rôti, que nous aurons arrosé tous les deux en faisant la causette. Je jouis du plaisir que les vers que j'ai faits en son honneur et gloire ont pu te faire; ils sont les enfants, peut-être bizarres, de ma fièvre; mais ils ont servi à dissiper ses dégoûts et ses ennuis. Ma guérison se soutient à merveille; je travaille, je jouis de ma solitude et de l'attente des douceurs prochaines du printemps. Je te prierai, ma chère nièce, de me rendre un petit service, c'est d'acheter pour moi un ouvrage de Lebrun, mon ami et confrère à l'Institut : c'est un volume qui vient de paraître avec son portrait. Il m'en a parlé quelquefois; il a pour titre : *Œuvres poétiques de Boileau Despréaux*, avec des notes de Ponce-Genis

Écouchard-Lebrun. Tu me le feras passer quand tu l'auras lu; c'est un ouvrage précieux, plein de goût et que lui seul peut-être était capable de faire.

Je vis comme une marmotte de notre pays dans les montagnes de la Tarantaise où est né mon vénérable et tendre père. Mon frère Georges a bien hérité aussi de sa mélancolie et de sa taciturne méditation. Dis-lui qu'il se baigne, qu'il se rafraîchisse; nous roulons dans nos veines, c'est un mal de famille, un sang trop fort et trop brûlant.

Mes compliments à ton ami, un baiser à ton petit Arthur.

Ton oncle l'ainé,

Jean-François Ducis, —

CLXIII

A GÉRARD.

Versailles, 29 avril 1807.

J'espère toujours que vous me ferez l'amitié de venir voir ma retraite, et que mon neveu, le peintre que vous honorez de votre amitié sera votre compagnon de voyage. Peut-être auriez-vous apporté avec vous le portrait de votre vieil ami que vous avez fait avec tant de grâce pour moi, avec tant de génie et de succès pour votre gloire; mais je vous prie (et j'ai mes raisons pour cela) de garder chez vous et dans votre cabinet mon portrait. Il ne peut être mieux que dans la maison paternelle. Je comptais